

XYZ. La revue de la nouvelle

Les crépuscules sonores

Suzanne Côté



Number 32, Winter 1992

Salle d'attente

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3818ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Côté, S. (1992). Les crépuscules sonores. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (32), 53–60.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LES CRÉPUSCULES SONORES

SUZANNE CÔTÉ

Agar regarde la toile admirable tissée de long en large de la moustiquaire. Pas un bruit, sinon quelques lamentations égrainées comme un chapelet autour du cou, n'entrave le silence épais et jaune de la canicule. Jiri, le fils manchot, ronge ses cinq précieux ongles avec beaucoup d'application. Son oncle lui donne une tape sur la tête. Comme s'il était de mise de se manger les ongles, ces tissus morts et coriaces et blanc de lune, pendant les obsèques de la grand-mère! Le fils manchot baisse la tête, rentre les épaules et agite, à tour de rôle, ses orteils. Un deux trois quatre cinq deux fois, juste dix. Dix beaux doigts de pied bien droits, bien ronds et obéissants. Une colonie d'osselets étendus sur le dos sur des coussinets de cuivre charnus; dix petites femmes à tête d'ongle dur qui répondent à ses ordres avec la légèreté d'un poisson chinois qui vole en plein ciel comme un bohémien aviateur. Il est gras, le fils manchot. Un hambourgeois oublié sur une table. Tout le contraire d'Agar avec sa maigreur de chat anorexique. La mère, quant à elle, avec sa face sibylline et ses cheveux imprimés des misères rousses de sa vie insignifiante, a l'allure tragique d'un portrait peint par le plus grand des grands artistes inconnus.

La moiteur est à ce point insupportable que les gens qui assistent à l'enterrement, par simple déférence, regrettent d'être venus. Lorsqu'ils considèrent Agar, son fils et sa femme, à travers leurs cils trempés, écœurés, fatigués, épuisés d'être debout, d'être là, d'être au monde, d'exister, affamés de faim et de sexe subitement, et d'amour et de haine, remplis de désespoir, dégoûtés par cette vieille morte qu'ils ne connaissent pas, par sa bouche molle et par son maquillage fluorescent sous le soleil immonde, ils en oublient

la maigreur de l'un, l'obésité de l'autre et l'absence de la dernière. Ils les haïssent de les avoir obligés à paraître. Ils envient les autres qui sont libres, les autres qui font de la bicyclette avec des ailes de chevalier nucléaire. La fin d'après-midi est détestable. La ville est détestable aujourd'hui. Le monde est haïssable et la mise à mort de la vieille s'éternise. Tout est lent et long.

Jiri, le fils manchot et grassouillet, essaie vainement d'avoir de la peine. Il observe les visages et calque les expressions de mal intérieur et de tourmente rouge qu'il y déchiffre. La corsetière immigrée de France lui caresse les tempes en lui disant que ça va passer. Il voudrait bien se jeter dans ses bras, pleurer fort et gémir un peu et renifler le creux de sa clavicule humide; mais voilà, il est gras, le fils manchot. Et la main de l'oncle est si proche! Comme s'il était de mise de faire tant de bruit pendant la cérémonie silencieuse qui doit endormir pour l'Éternité l'osseuse grand-mère. Ainsi Jiri se contente d'avoir l'air malheureux d'un chien battu et il regarde le ciel, fait semblant d'en vouloir à Dieu, s'éponge le front, le derrière des oreilles et le dessous du pli de sa panse. Puis, reprenant un peu son sérieux tandis que la fille s'éloigne de lui, il se concentre sur les plaintes de son estomac. Au début, ce ne sont que d'étranges murmures indistincts, mais progressivement, elles se font petits cris de supplices et enfin, hurlements de masse en chaleur, des millions de tiers-mondistes, de meurt-de-faim qui se bousculent et qui s'agitent et qui griffent les parois de son triple estomac, des milliards de mâchoires qui s'acharnent sur ses bords et bientôt, bientôt c'est toute l'assistance qui écoute béatement ses appels gargantuesques. Jiri ne peut guère s'éloigner puisqu'il est suffisamment en retrait et il ne sait plus quoi faire. Comme Jiri est gros, épouvantablement gros, son ventre s'avère être la plus puissante des caisses de résonance et il a beau le tenir de sa main solitaire, se serrer les fesses, retenir son souffle, grincer des dents, rien n'y fait et peut-être, il le craint, ils le craignent tous, peut-être que rien n'y fera jamais.

Évidemment, dans des conditions aussi peu orthodoxes, le prêtre, qui s'en donne jusqu'alors à cœur joie, qui écoute la portée

de chacune de ses paroles, en mesure l'effet et s'émeut lui-même, le pauvre prêtre tout plein d'emphase et de présomption, il doit abrégé quelque peu son laïus en négligeant des passages tristes de sa bible. Il la referme rapidement, adresse au Seigneur une oraison jaculatoire en guise de péroration, fait un signe de croix éclair, puis invite son auditoire à passer au buffet. Son regard pèse sur Jiri lorsqu'il formule cette invitation de sa belle voix de marchand de lune. Le pauvre Jiri est bien désespéré à ce moment. Et puis le pire, le pire, c'est qu'il n'a pas faim.

La table est longue et recouverte d'une nappe beige. La belle-sœur s'est occupée des couverts et des plats. Elle les a disposés sur une table à part, plus basse et plus petite, de telle sorte que tous puissent se servir eux-mêmes. Plusieurs bouteilles de vin y sont alignées. Les gens s'y pressent. Après tout, ils le méritent bien. Bientôt, ils forment une file disparate, remplissent assiettes et verres et se trouvent une chaise autour de la grande table où leurs coudes touchent ceux du voisin, et parfois même, l'assiette voisine. Jiri se traîne jusqu'à la place libre. Jiri n'a toujours pas faim. Jiri émet toujours des gargouillis épouvantables. Jiri est gros, obèse, et il n'est pas acceptable qu'il n'ait pas faim puisqu'il est gros, obèse. Une grosse personne a toujours faim, le contraire passerait bien mal aux yeux des autres, les observateurs, les analystes. Jiri doit manger.

Mange donc un peu, mange mon garçon. L'oncle dépose une assiette pleine d'aliments. De ces choses que l'on mange parfois. L'oncle retire sa main et Jiri la regarde longtemps après qu'elle n'y est plus. Le ciel devient abricot. Et puis cela recommence. Le vacarme gastrique, l'enfer des borborygmes mutants et féroces, la tempête de gargouillements qui se multiplient et qui se font lourds, affreusement lourds. Les voisins se tournent vers le pauvre fils manchot et gras, même ceux qui sont à l'extrémité de la table, même la dame qui est à moitié sourde. Tous le regardent et lui en veulent. On l'encourage à manger, on fixe le contenu de son assiette et ses ustensiles en plastique, on se penche vers lui, tous, tout le monde attend qu'il prenne sa fourchette entre ses doigts,

qu'il étrangle sa fourchette blanche et pointue entre ses doigts, qu'il mange qu'il mange! Tous, ils lui disent mange mange mange Jiri mange mon garçon bouffe allez va mange mon gros et fait taire ces bruits de cochon découpé! Jiri est blême et il prend son couteau, le repose et prend sa fourchette et la plante dans une olive qui va se perdre dans sa bouche sèche. L'assistance se détend, on recommence à manger mais on demeure attentif, il le sent. Les spectateurs sont accrochés à ses lèvres. Il mâche et l'olive ne résiste pas et répand son goût noir et un peu écœurant sur son palais. La sueur se fait abondante, la table, la nappe et tout l'air sont en sueur. Le front pâle, les joues brûlantes, Jiri s'attaque aux sandwiches triangulaires, aux viandes roulées en tapis rose, aux légumes dégoulinants, aux fromages juteux à cause de la chaleur; il boit un verre, en demande un autre et un autre et retourne remplir son assiette et noie son ventre et les bruits et ces bruits! Ils continuent! Ils persévèrent et en redemandent encore! Et les convives en redemandent aussi! Ils exigent qu'il joue son rôle jusqu'au bout, qu'il se roule ivre et bourré, débordant de nourriture écumante! Ils sont avides de le voir à son état le plus primitif, ils le veulent ogre et vorace. Ils veulent voir ses dents mordre, déchirer, broyer, déchiqueter, dépecer. Ils veulent le voir en pleine dégénérescence. Jiri entend leurs yeux qui l'observent. Et Jiri mange avec le plus farouche des appétits, pour qu'ils cessent de le voir, pour que les regards se taisent. Il absorbe tout ce qui peut être absorbé. Le repas rappelle à ce moment cette scène décrite par Flaubert où, à Carthage, dans les jardins d'Hamilcar, Ligures, Baléares, Cantabres et Gaulois, Grecs et Lydiens célèbrent par un énorme festin le jour anniversaire de la bataille d'Éryx et où flambeaux et plats exotiques et les histoires de conquête et de courage se mélangent aux vagues du vin qui s'agitent dans les amphores et les tonneaux pour couler en cataracte dans la gorge des barbares. Jiri est comme le gigantesque Lusitanien qui porte un homme au bout de chaque bras (avec un bras en moins) et qui parcourt les tables en crachant du feu par les narines. De commun, ils possèdent ce même déchaînement. Le vent paraît vouloir se lever, pour secouer un peu la

pesanteur du temps et des gestes qui se font lents et presque figés. Jiri n'entend plus que la foule de lépreux meuglants prisonnière dans sa caisse, il ne voit plus ce qu'il ingurgite et ceux qui tapent des mains et des pieds en gueulant, les yeux baignés de vin rouge, « Jiri! Jiri! Jiri! Allez fils de porc vas-y bien fort! » Les gens qui restent font éclater leurs rires de chèvre malade qui s'éparpillent à travers les tables et les plats qui sont vides et qui vont s'écraser dans les arbres et les touffes vertes et sales des haleines de cambouis. On se tape les genoux et les fesses, on se donne des coups de coude et on rit comme des hyènes à travers les lampadaires et les souvenirs de l'après-midi. Les gens se chatouillent le cou et les oreilles, les côtes et les cuisses, c'est l'heure de rire un peu, loin de la réalité et des envies de ce qu'on a pas et des regrets de ce que l'on a. On fait des courbettes, on lève les bras dans les airs, on roule les reins et on cambre le dos comme des bayadères. Les poitrines s'accouident un moment sur le bord des tables pour reprendre un peu de souffle et toutes les dents se découvrent et s'exhibent et pointent vers l'extérieur telles des colonnettes d'ivoire. On acclame, on bisse, on délire. Le public est en exhalaison et Jiri triomphe: il s'écroule.

Quand, au bout d'une vingtaine de minutes, Jiri ne se sent plus qu'une énorme callosité, un cratère trois fois siphonné et toujours plein de pierres douloureuses accroupi entre les arbres, peuplant les herbes et les charmillles avec les cochenilles et les fourmis, le prêtre le tire par le bras en ayant visiblement une grande volonté de le redresser. Jiri émerge des eaux sales de son esprit éclaté. Le prêtre parle:

« Mon fils! Mon fils! Mais quels démons t'ont piqué, dis-moi! Que fais-tu là, ainsi, tout morcelé dans les fourrés! Dis-moi, Jiri, crois-tu en Dieu notre Père? Crois-tu en ton âme pour agir de la sorte? Certes non! Tu es sans aucune morale, un serpent solitaire et terrible! Avec la taille beaucoup moins fine! Tu fais de la mort des bonnes gens une soulerie, une niaiserie! Tu encourages les fidèles à la corruption du vin et de la chair! Tu me penses aveugle? J'ai tout vu, misérable! Tout de ta perversion et de ta démesure!

Jiri! bouge! réagis! réveille-toi! défends-toi! Parle, gémis, nie, ou crie, je ne sais quoi, mais réponds! Manifeste-toi! Grouille! N'es-tu qu'un misérable, un crottin? Une bouse? Un coin de table, un amas de cérumen, une cirrhose du foie, un vilain cerne, un juif négroïde, une porte mal graissée, un salami oublié sur une étagère, un cerf gras et bon à chasser? Une statue callipyge? Un épanchement séreux du scrotum? N'es-tu qu'une grande bouche à caca? Pensez à ce pauvre Agar qui lui a tout donné! Et à sa mère, la pauvre! Elle ne vit que pour lui! Et avec quelle ingratitude tu restes immobile, sans la moindre reconnaissance! Fils indigne! Crois-tu vraiment que je n'ai à faire que ton débouchement, petit dégénéré? Souviens-toi des autres, les malades, les vieilles personnes, les veuves éplorées, les alcooliques, les sans-abri, les sans-génie, les voleurs et les pécheurs et les âmes tristes! J'en ai des centaines à consoler, à encourager! Dieu! Pourquoi perdre tellement de temps avec cet ornithorynque écervelé et muet! Ne lis-tu point les journaux? Et la Bible? Ne connais-tu pas les misères? Hé! Jiri!»

Jiri qui commence à perdre patience depuis quelques millénaires se campe brusquement sur ses pieds et jette au prêtre, qui est fortement surpris, un crachat de paroles, de protestations, et d'écœurement.

«Laissez-moi donc! Vous me donnez l'indigestion au ventre avec vos discours simples! Mon père, ôtez-vous de mon chemin! Oui! Oui, je crois en Dieu et en son fils et en l'Esprit saint et en tous les saints du Grand Dictionnaire et en l'Église, et en la cosmogonie biblique et au Salut et aux chèvres qui allaitent leurs petits, à l'eau-de-vie et aux martiens, aux cercopithèques et aux coléoptères, au coucher du soleil, aux maux du monde, en la misère humaine, en votre voix lumineuse et pleine d'égoïsme, aux étoiles qui bougent la nuit et aux clous et aux croix et à la barbe longue, à la calvitie, en la science suprême et en la technologie moderne, j'y crois! Mais monsieur, même en m'occupant à croire à tout cela, je ne puis m'empêcher de croire également en ce mal qui me dévore et qui surpasse mille fois tous les autres! Écoutez!

Écoutez ! Ils me rongent ! Je suis bien fait ! Voyez ! » Et il montre son ventre secoué par des convulsions bruyantes.

« Mon Dieu ! fait le prêtre. Dieu vous a pris en abomination ! Les anges des ténèbres vous ont insufflé dans les entrailles un poison horrible ! Vous êtes en mutation ! En permutation ! En quelque chose, c'est bien certain ! Vous êtes possédé par un mal, sans aucun doute ! » Et le prêtre part en courant, à travers le bois, les branches et les épines et les piquants et les fleurs qu'il confond avec des gueules de dragon en falbalas ; les bras levés au ciel, en un appel désespéré à la lune blême, il s'éloigne en grognant comme un lard dans une casserole.

Naturellement, la nouvelle de la possession du jeune Jiri, fils manchot et obèse d'Agar, s'étire et se couche sur l'Europe entière. Certaines gens envoient des lettres dans lesquelles elles condamnent Jiri en appuyant les dires du prêtre concernant l'opulence et la chair. Certains écrivent de longues lettres pleines d'invectives, de gros mots et d'accusations. D'autres encore, plus honorables, encouragent les parents à persévérer, à prier bien fort pour qu'on les entende. Et puis quelques-uns offrent des amulettes, des colliers, des recettes magiques ou des litres d'eau bénite de Fatima, des chocolats de Belgique, des montres et des banques de Suisse, des faïences du royaume des Pays-Bas et ainsi de suite. Enfin, chacun à son petit mot à dire, son commentaire à passer, son conseil à donner, sa philosophie de la vie à rendre publique. Jiri n'en peut plus de toute cette attention soudaine, de sa photo dans les journaux, du prêtre qui se sauve dès qu'il l'aperçoit, des yeux qui le suivent, des chuchotements qui l'assomment, des rires découpés en morceaux de larmes qui luisent sur les pavés, de ceux qui lui tapotent l'épaule en disant que ça va passer, des caresses et des claques, du vin et des nuits sur son lit, tout seul avec ses monstres intérieurs.

Des monstres intérieurs. Des années plus tard, quand les journaux ont trouvé d'autres cas plus intéressants, des histoires de femmes découpées et de bras arrachés, de vedette exhibitionniste et de chien sauteur, de banalité rendue importante et de chose

importante rendue banale, Jiri observe la place des funérailles. En lui, une vague nausée. Des bruits lointains, des restes de maux de ventre et de contorsions gastriques. Des chicots de solitude refoulés, tassés dans les coins de son être. La rue est tranquille, l'air est jaune, tout est lent et long. Élançement furtif, plaintes à demi prononcées, des bouches qui s'arrondissent sur des spasmes de vide. La rue est triste, trop tranquille. Des bruits et des odeurs de ville qui transpirent sur les vitres. Tout est lent et long et Jiri demeure là, tout seul avec ses bruits. Ces bruits de chat qui pleure, ces bruits étrangement tristes, subitement. Comme quelqu'un qui en a trop long à dire et qui s'étrangle avec les mots. Les mots qui manquent. Et Jiri regarde sa main et agite ses doigts. Les mots qui manquent. Et Jiri soulève son bras jusqu'à sa bouche et mord sa main, sa dernière, en offrande aux bruits du crépuscule.

XYZ

XYZ
éditeur

les vilains

Claude Belcourt, *L'amour-maquis*

Polar,
érotisme
et...
monologue
intérieur.



Une écriture
extravagante
pour vilains
lecteurs
seulement.

174 pages, 17,95 \$

XYZ éditeur, C.P. 5247, succursale «C», Montréal, Qc, H2X 3M4